

Antiquités nationales

M. Christian GUDINEAU, professeur

I - COURS

Quatre cours ont été donnés à l'Université de Poitiers et douze au Collège de France. Ils ont poursuivi l'étude du thème abordé l'année précédente, à savoir l'image de la Gaule et des Gaulois au XIX^e siècle. C'est la période comprise entre les guerres de 1870 et 1914-1918 qui a retenu l'attention.

Nous avons vu, dans les deux premiers tiers du XIX^e siècle, les Gaulois prendre une place de premier plan dans l'histoire de France. D'abord, parce que l'histoire de la nation n'est plus une histoire dynastique, et que l'on remonte désormais en deçà de Clovis, en particulier sous l'influence de la thèse, née au XVIII^e siècle et popularisée par Augustin Thierry, qui oppose à la noblesse descendant des Francs le « peuple » héritier, lui, des Gallo-Romains et des Gaulois. Ensuite, parce que le romantisme a créé ou renforcé l'image du Gaulois conquérant la terre entière, ainsi que celle de Vercingétorix, héros à la Hernani ou à la Ruy Blas, dont la générosité cède à la force écrasante. De même, dans la lignée du XVIII^e siècle, la religion celtique et le druidisme fascinent nombre d'auteurs par leur hauteur et leur « pureté » originelle. Parallèlement, l'essor des sociétés savantes entraîne le développement des recherches archéologiques, en même temps que s'élaborent des théories anthropologiques et linguistiques qui accordent aux Gaulois ou aux Celtes une grande importance. Enfin, Napoléon III, en écrivant son *Histoire de Jules César*, remet la guerre des Gaules en pleine lumière, ordonnant ou finançant des travaux — notamment au Mont-Beuvray (Bibracte) et à Alise-Sainte-Reine (Alésia). Quel que soit l'angle sous lequel les auteurs abordent la Gaule indépendante, et même parmi ceux qui s'en font les laudateurs, aucune voix ne s'élève pour regretter la domination de Rome, et, si la défaite d'Alésia attriste tel ou tel, nul ne la juge catastrophique ; au contraire, l'opinion exprimée par Napoléon III représente le point de vue général :

« Ce siècle, si mémorable sous le point de vue militaire, l'est bien plus encore sous le point de vue historique. Après du coteau, si aride aujourd'hui, du mont Auxois, se sont décidées les destinées du monde. Dans ces plaines fertiles,

sur ces collines maintenant silencieuses, près de 400 000 hommes se sont entre-choqués, les uns par esprit de conquête, les autres par esprit d'indépendance ; mais aucun d'eux n'avait la conscience de l'œuvre que le destin lui faisait accomplir. La cause de la civilisation tout entière était en jeu.

La défaite de César eût arrêté pour longtemps la marche de la domination romaine, de cette domination qui, à travers les flots de sang, il est vrai, conduisait les peuples à un meilleur avenir. Les Gaulois, ivres de leur succès, auraient appelé à leur aide tous ces peuples nomades qui cherchaient le soleil pour se créer une patrie, et tous ensemble se seraient précipités sur l'Italie ; ce foyer des lumières, destiné à éclairer les peuples, aurait alors été détruit avant d'avoir pu développer sa force d'expansion. Rome, de son côté, eût perdu le seul chef capable d'arrêter sa décadence, de reconstruire la République, et de lui léguer, en mourant, trois siècles d'existence.

Aussi, tout en honorant la mémoire de Vercingétorix, il ne nous est pas permis de déplorer sa défaite. Admirons l'ardent et sincère amour de ce chef gaulois pour l'indépendance de son pays, mais n'oublions pas que c'est au triomphe des armées romaines qu'est due notre civilisation ; institutions, mœurs, langage, tout nous vient de la conquête. Aussi sommes-nous bien plus les fils des vainqueurs que ceux des vaincus, car, pendant de longues années, les premiers ont été nos maîtres pour tout ce qui élève l'âme et embellit la vie, et, lorsque enfin l'invasion des barbares vint renverser l'ancien édifice romain, elle ne put pas en détruire les bases. Ces hordes sauvages ne firent que ravager le territoire, sans pouvoir anéantir les principes de droit, de justice, de liberté, qui, profondément enracinés, survécurent par leur propre vitalité, comme ces moissons qui, courbées momentanément sous les pas des soldats, se relèvent bientôt d'elles-mêmes et reprennent une nouvelle vie. Sur ce terrain ainsi préparé par la civilisation romaine, l'idée chrétienne put facilement s'implanter et régénérer le monde.

La victoire remportée à Alésia fut donc un de ces événements suprêmes qui décident de la destinée des peuples. »

Tout change dans les années qui suivent la guerre de 1870. Sont alors publiés, en nombre impressionnant, des ouvrages consacrés à la Gaule, aux Gaulois, à Vercingétorix, aux druides, etc., dont les auteurs ne sont pas des historiens « professionnels ». Bien au contraire, leur point commun est de mettre en cause l'enseignement, les « maîtres », les « professeurs », taxés d'avoir fait l'apologie de la civilisation romaine au détriment de la civilisation de « nos pères ». Le ton est polémique, sarcastique, voire violent, comme on juge par les lignes suivantes qui ouvrent *L'Histoire nationale des Gaulois sous Vercingétorix* d'Ernest Bosc et Lionel Bonnemère, parue en 1881 chez Firmin-Didot « imprimeur de l'Institut » :

« Dans nos lycées, dans nos collèges, dans tous nos établissements d'instruction, les professeurs semblent prendre à tâche d'exalter et de glorifier César,

le grand perturbateur romain, le destructeur de l'indépendance nationale de nos pères.

D'après ces maîtres, les Gaulois n'étaient que des sauvages, ne possédant aucun art, aucune littérature, en un mot, des barbares indignes de tout intérêt.

Entraînés par leur enthousiasme au-delà de toutes limites, beaucoup seraient tentés d'appliquer au terrible proconsul ce vers un peu modifié de notre bon la Fontaine :

« Vous leur fîtes, César,
En les battant beaucoup d'honneur. »

D'après ces mêmes maîtres, imbus d'un classicisme outré, nos pères n'auraient possédé les éléments de la civilisation qu'après et grâce à la conquête des Gaules par les Romains. Et si d'un côté nos professeurs sont si durs pour les Gaulois, d'un autre côté ils ne tarissent pas en fait d'éloges sur la civilisation romaine. Elle était considérable en effet cette civilisation, elle avait atteint, il est vrai, un haut degré d'intensité, surtout au moment de l'entrée en scène de César. Mais était-elle donc si remarquable, si enviable, cette civilisation romaine ?

Nous ne le pensons pas et nous espérons bien le démontrer dans le cours de cette étude historique. Nous reconnaissons volontiers que les Romains, sous la République, avaient accompli de grandes choses, qu'ils étaient arrivés en quelques siècles à fonder une grande nation au milieu de laquelle fleurissaient les sciences, les arts et les lettres. Mais à partir de César, cette même nation renfermait dans son sein les germes d'une décadence profonde ; c'est là un fait incontestable et qui justifie cette pensée de Montesquieu, à savoir : que tout ce qui atteint le faite de la grandeur est voisin de la décadence.

En effet, si les arts étaient florissants et prospères, si sous Auguste ils atteignirent (l'architecture surtout) leur apogée, nous pouvons bien dire avec quelque apparence de raison que, dès l'époque de César, le peuple romain reniant tout son passé, ses austères et antiques croyances, ne vivant que pour satisfaire ses passions et ses plaisirs, le grand peuple romain était bien dégénéré. Sa civilisation à cette époque a été une des plaies du monde, c'est là encore un fait évident, incontestable, aujourd'hui surtout que les études historiques ont progressé et que nous connaissons beaucoup mieux le monde romain.

Aussi l'heure de la revanche a sonné, on commence à rendre à César ce qui appartient à César, rendons aussi à nos pères, à ces nobles Gaulois, ce qui leur appartient.

A l'actif du proconsul figurent des cruautés inouïes, des manques de foi révoltants, des pillages monstrueux et innombrables !

Les troupes placées sous ses ordres étaient en partie formées de gens sans aveu ; César était donc obligé de tolérer leur brigandage et leurs crimes, afin de leur faire oublier les misères qu'elles enduraient.

Souvent un jour d'orgie rachetait tout un mois de souffrances et de privations ! Aujourd'hui, on commence aussi à accorder aux Gaulois qu'ils ont eu le bon droit et la justice de leur côté, on admet qu'ils avaient une civilisation qui leur était propre et qui, pour être plus austère et moins brillante que celle des Romains, n'en était pas moins remarquable. On sait encore aujourd'hui que les Gaulois possédaient eux aussi un art original et que beaucoup de produits des Gaules, comme nous le verrons dans le cours de cette histoire, faisaient le plus bel ornement des riches demeures de Rome et des splendides villas des environs de cette orgueilleuse cité.

Après avoir décrié, sur la foi des auteurs latins, ces Gaulois qui avaient osé pénétrer dans Rome en vainqueurs (voilà leur grand tort), on se fait une meilleure opinion de nos pères, on commence à fouiller leur passé et les découvertes modernes les montrent tout différents des peintures un peu fantaisistes des auteurs latins, surtout de celles de César. On entoure de respect ces vieux Gaulois au mâle courage, à l'âme noble et fière, au caractère indomptable. Nous leur faisons amende honorable, nous rachetons en un mot la faute commise pendant une longue suite de siècles. »

Pourquoi cette violence ? Parce que le Second Empire, responsable des malheurs de la France, est assimilé au despotisme romain : pour habituer les esprits à la servitude, il fallait faire aimer César à la jeunesse française. La démocratie, elle, place le patriotisme au premier rang des valeurs, et c'est lui qui animait Vercingétorix, « le premier Français » et, avec lui, beaucoup de Gaulois. La Gaule représente donc la première forme de la patrie, une patrie qui succomba sous les coups de l'étranger en raison de l'active collaboration des nobles et des druides :

« Nous sommes pour Keltil Vercingétorix vaincu contre César vainqueur, pour Keltil Vercingétorix, qui fut l'incarnation de la patrie, et qui l'aurait créée, grande, forte et puissante sans la trahison des druides et des colliers d'or qui, craignant de perdre leur suprématie et leur influence, préférèrent livrer les Gaules aux armées étrangères, espérant rester ainsi les premiers dans leur pays en obéissant au proconsul et en se soumettant à ses ordres. Aussi dirons-nous toujours : Gloria victis ! oui répétons sans cesse, GLOIRE AUX VAINCUS ! »

Il s'agit, on le voit, de lutter contre une histoire officielle qui a été « truquée », notamment par les grands universitaires comme Fustel de Coulanges ou Desjardins. De même que Napoléon III et les classes dirigeantes ont conduit le peuple de France à la ruine, de même les nobles gaulois et les prêtres ont causé la perte de la patrie gauloise. Les dépositaires des vraies valeurs, c'était le peuple et celui qui l'incarnait : Vercingétorix.

Pour cautionner cette vision, les auteurs de ce genre d'ouvrages s'ingénierent à retrouver, entre la Gaule indépendante et la France de leur époque, des « continuités », des « survivances ». Dans le domaine de la religion, elles sont nom-

breuses : la croyance en une vie outre-tombe, la pérennité du druidisme, les « similitudes » entre les cérémonies religieuses gauloises et chrétiennes, entre la sainte Trinité et la triade divine gauloise, le baptême et le culte des eaux, etc. Le martyre du Christ évoque celui de la Gaule : « *ce gibet d'infâmie sur lequel le Christ avait été attaché ne rappelait-il pas à la Gaule que, elle aussi, avait été mise en croix ?* ». Dans le domaine des institutions et de la politique, les Gaulois sont censés avoir inventé et mis en pratique le principe de la souveraineté populaire, hélas combattu puis bafoué par l'action malfaisante des druides, de ces druides qui ne croyaient plus à rien, pas même aux dieux nationaux. En revanche, Vercingétorix « *avait foi dans le maître invisible de l'univers avec lequel il n'avait cessé de conférer seul à seul, quand il errait sous la voûte épaisse des bois (...). Jeanne d'Arc écoutait bien ses voix, nous pouvons donc bien admettre que Vercingétorix avait, lui aussi des visions* ».

Dans tout le milieu cultivé et dans une grande partie du monde intellectuel, la substance de ces thèses se diffuse. Non seulement les livres mais les grandes revues de l'époque font appel à la Gaule et aux Gaulois pour étayer toutes sortes de thèses, d'idées, voire de mots d'ordre. Le leitmotiv, c'est l'analogie entre la défaite de 70 et celle d'Alésia, analogie qui doit servir à préparer la revanche : malgré Alésia, la France a fait renaître la Gaule. Nous sommes gaulois, écrivent des savants comme Arbois de Jubainville ! Corollaire : il faut rejeter l'héritage romain — et un certain racisme anti-italien n'est pas loin, auquel se conjugue l'hostilité à la papauté. Le combat de nos ancêtres gaulois, c'est celui pour la patrie, pour la liberté et, en définitive, pour... la démocratie. Pour certains, la Gaule devient la cité idéale. Voilà qui explique le succès des Gaulois dans les salons de peinture et de sculpture, les statues qui s'érigent sur des places publiques, les romans et les pièces de théâtre dont le nombre ne cesse de croître et qui retiennent l'attention bienveillante de critiques de tous bords. Toutes ces œuvres méritent une étude détaillée que nous n'avons fait qu'amorcer, mais l'essentiel est de prendre la mesure de cette sorte de « matraquage » dont nous avons perdu toute idée.

Face à la diffusion de ces thèmes par des non-spécialistes, que disaient, qu'écrivaient les historiens de profession ? Cette époque voit le développement de l'« écolé » que certains ont appelée (à tort) « positiviste » et qu'il vaut mieux nommer « méthodique », celle qui a fait paraître son Manifeste sous la plume de Gabriel Monod dans le premier numéro de la *Revue Historique* en 1876, et qui, en 1898, expose ses principes de méthode et de doctrine dans l'*Introduction aux Études Historiques* écrite par Charles-Victor Langlois et Charles Seignobos. Nous avons brièvement rappelé ces principes : l'histoire n'est que la mise en œuvre de documents qu'il faut inventorier, classer, soumettre à la critique externe puis interne, qu'il convient enfin de tenter de comparer, relier entre eux, interpréter, pour parvenir — avec prudence et sans illusion — à quelques généralisations. Toutes ces étapes du travail historique correspondaient à une répartition des tâches qui a organisé l'édifice de l'enseignement supérieur, les synthèses finales

étant dévolues aux « professeurs » titulaires de chaires, de préférence en Sorbonne. De fait, la plupart des membres de l'école méthodique occupent progressivement les chaires en même temps qu'ils exercent une profonde influence sur les ministères de la III^e République. Souvent protestants ou libres penseurs, formés à l'École Normale Supérieure ou à l'École des Chartes, ils sont à l'origine des lois qui réforment l'enseignement en France. Parmi eux et prenant vite le premier rang, Ernest Lavisse, à la carrière fulgurante, aux ambitions inextinguibles et qui finit, selon Jules Isaac, par « régner sur tout et présider à tout ».

Or, la grande œuvre de l'école méthodique, c'est « le Lavisse », c'est-à-dire la grande *Histoire de France* qui se trouve encore dans tant de bibliothèques. Neuf tomes (et dix-sept volumes) paraissent de 1901 à 1911, des origines au règne de Louis XVI (d'autres volumes suivront, après la guerre de 1914, couvrant la période s'étendant de la Révolution à... 1918). C'est l'histoire, la *grande* histoire de la Nation, organisée par règnes, accordant aux « grands hommes » une place prééminente, toute tendue vers la constitution progressive de l'unité française.

Cette *Histoire* s'ouvre par un *Tableau de la Géographie de la France*, œuvre de Vidal de la Blache. Le deuxième tome s'intitule *Le Christianisme, les Barbares, les Mérovingiens et les Carolingiens*. Autrement dit, l'histoire de France commence avec... Clovis ! Où sont les Gaulois ? On se croirait revenu au XVIII^e siècle ! Comme si Amédée Thierry, Michelet, Henri Martin n'avaient rien écrit. Surtout, comme si le vaste mouvement « pro-gaulois », que nous avons vu agiter les milieux culturels, était tenu comme négligeable. Pour comprendre, il faut considérer que l'histoire et l'archéologie de la Gaule — indépendante et romaine — n'étaient enseignées dans aucune Faculté française. Or, cette *Histoire*, c'est celle des professeurs. L'absence de la Gaule fit cependant problème, et Ernest Lavisse demanda à son collègue Gustave Bloch, professeur d'histoire romaine à la Sorbonne, d'écrire un volume sur *Les origines, la Gaule indépendante et la Gaule romaine*, qui parut en 1911 comme seconde partie du tome I (inauguré par Vidal). Notons qu'il ne sollicite pas Camille Jullian, professeur au Collège de France depuis 1905, auteur de nombreux articles sur la Gaule et d'un livre sur Vercingétorix.

Les membres de l'école « méthodique » ont été les inspirateurs des « lois Ferry », et, parmi les manuels scolaires d'histoire les plus diffusés, l'on trouve le « Petit Lavisse », imprimé à plus de deux millions d'exemplaires entre 1884 et 1912 — date de sa version définitive. Les idées-forces de ces manuels, notamment leur relation au patriotisme et aux valeurs républicaines, ont été plusieurs fois analysées. Concernant la Gaule indépendante, si l'épopée de Vercingétorix est exaltée au nom de la patrie, c'est sur la « barbarie » qu'est mis l'accent : un pays couvert de forêts, sans villes ni routes, à l'économie peu évoluée, à la religion sanguinaire. Alésia fut une triste défaite, qui afflige les braves cœurs, mais de ce mal naquit un bien : les Romains administrèrent la Gaule avec sagesse et lui firent connaître les bienfaits de la paix et de la civilisation : villes, routes, aqueducs symbolisent l'accession à ce statut de civilisés. Le message est encore plus

accentué dans les manuels destinés au secondaire, où l'œuvre de Rome s'identifie aux notions de progrès, d'ordre, d'organisation.

Pour conclure, il faut mettre en relief une coupure tout à fait étonnante : le milieu « cultivé » reçoit des images et des messages en totale contradiction avec les thèses diffusées par les historiens « professionnels » et par les différents ordres d'enseignement. Un tel constat est paradoxal : après tout, le milieu « cultivé » des années 1900-1910 est passé par les écoles, les collèges et les lycées de la République ! En fait, une valeur était commune à tous : le patriotisme. Au terme d'une genèse qui dura un siècle, la Gaule et les Gaulois sont devenus « incontournables ». Quelque idée que l'on se fasse de leur degré de civilisation, de leur religion ou de leur économie, chacun leur conférait une valeur d'exemple, celle du patriotisme démontré face à Rome et à César. Après quoi, les avis divergeaient : l'œuvre de Rome avait-elle été bénéfique ou néfaste ? La politique de colonisation de la III^e République ne fut pas sans influence sur la réponse, positive, que proposaient certains, tandis que d'autres ne se départirent jamais de la conviction que Rome représentait soit la dictature (souvenir du Second Empire), soit l'impérialisme (l'Allemagne). La guerre de 1914 allait évidemment conforter les seconds. L'idée de la Gaule continuait d'être intimement liée aux débats et aux idéologies.

C.G.

II - SÉMINAIRES

Les séminaires ont été consacrés à l'actualité de la recherche, autour des thèmes suivants :

— l'habitat fortifié de Charavines : bilan de vingt-cinq années de recherches, avec M. Michel Colardelle, Conservateur général à la Direction des Musées de France ;

— les fouilles du Collège de France, avec M. Laurent Guyard, Archéologue à l'Association pour les Fouilles Archéologiques Nationales ;

— la peinture en Gaule, avec M^{me} Alix Barbet, Directeur de Recherche au CNRS ;

— la métallurgie du fer dans la cité des Bituriges Cubi, avec M^{me} Françoise Dumasy, Professeur à l'université de Paris I.

Nous saluons avec émotion la mémoire de M. Richard Boudet, Chargé de Recherche au CNRS, qui devait venir animer l'un de ces séminaires.

III - RESPONSABILITÉS

Le Professeur a présidé jusqu'en janvier 1996 le Comité de l'Archéologie au CNRS ; il en a démissionné pour protester contre la politique menée par la Direction des Sciences de l'Homme et de la Société du CNRS à l'égard de

l'archéologie, notamment en matière de publications. Il préside également le Conseil scientifique du Mont-Beuvray et celui du Centre de Recherche Archéologique du CNRS. Il est membre de divers comités scientifiques en France et à l'étranger.

IV - MISSIONS

Le Professeur a visité des chantiers, fait des séminaires et conférences, ou participé à des colloques et congrès en France et à l'étranger, notamment à Ankara, Bordeaux, Budapest, Bruxelles, Clermont-Ferrand, Florence, Francfort, Heraklion, Limoges, Lyon, Madrid, Porentruy et Toulouse.

V - BIBLIOGRAPHIE

— Le chapitre Gauls dans la *Cambridge Ancient History*, X, p. 464-502 (plus bibliographie), qui est paru en février 1996.

— Contributions à *L'armée romaine en Gaule* (M. Reddé, dir.), Errance, Paris, 1996.

— Dossier spécial *La Provence antique*, *L'archéologue-Archéologie nouvelle*, juillet-août 1996, 50 p.